

**Zeitschrift:** Actes de la Société jurassienne d'émulation  
**Herausgeber:** Société jurassienne d'émulation  
**Band:** 106 (2003)

**Artikel:** Poèmes datés  
**Autor:** Richard, Hughes  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-685181>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 01.05.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

Hughes Richard

## Poèmes datés

*La poésie est une affaire de mise en cave*

De Max Jacob à Jean Follain

## Allemagne 57

*Que celles qui m'aiment me pardonnent  
L'hiver est si long dans nos montagnes  
Qu'à Noël sans prévenir personne  
J'ai mis les bouts via... l'Allemagne*

*Pourquoi l'Allemagne ?... Eh ! pourquoi pas ?  
Quand on a vingt ans d'âge on voyage  
Heureux qui voyageant se dégage  
De pesanteurs dont vous étiez las*

*Si bien qu'un jour tombe un télégramme  
Pourvu d'un curieux sceau d'outre-Rhin  
On le décachette on s'en alarme  
Trois jours plus tard on est dans le train !*

*Depuis je mange à l'abonnement  
Hôtel Hansa... seul dans mon coin  
Vers midi trente sans boniment  
Une pleine écuelle... ô rien de fin !*

*Vieil hôtel d'origine ducale  
Les Nazis y eurent leur Q.G.  
Motus ! que plus personne n'en parle  
Surtout pas à quelqu'un d'étranger !*

*Cinq étages près de trente salles  
Clientèle aisée... avant-hier quoi ?  
Car où vont mourir les anciens râles  
Le sang moisi entre les parois ?*

*Sinon tout y est du meilleur goût  
Lustres rideaux tapis galeries  
Tout pour les yeux rien pour le ragoût  
Ainsi en rit-on en Westphalie !*

*Somptueux couloirs à longs tapis  
Gens à manchettes et... tra la la  
Tout y est correct et aucun bruit  
Lustré rutilant... nec plus ultra*

*Là-haut dans des loges innombrables  
Chuchote ou plastronne le patron  
Et se faufilant entre les tables  
Mahlzeit ! Mahlzeit ! clament les garçons*

*Qui suis-je parmi ces gens d'affaires  
Grands commis avocats ou notaires  
Le Français qui en attendant mieux  
S'entête à se tromper de milieu*

*Mais sous les lumières qui les fouettent  
Longtemps en fumant mes cigarettes  
J'apprends à lire sous les courbettes  
De ces vaincus aux lèvres muettes*

*Et bravant leurs regards qui me glacent  
J'entends monter rires et flonflons  
De ce qui fut aussi un palace  
Quand l'Europe avait perdu son nom*

*Et moi aussi j'ai perdu le mien  
Et l'étoile qui changea ma vie  
Et me voilà tel un orphelin  
Ne buvant qu'à des sources taries  
Qu'à Noël sans prévenir personne  
Alors quoi ? N'attendre que soi-même  
En sachant que le temps sera long  
Long comme l'éclosion d'un poème  
Dans les turbulences du plafond  
Puis sans avoir fini mon quatrain  
Je me lève et tout en l'ignorant  
Je croise le gérant sous l'auvent  
Qui dédaigneux me lance... à demain !*

Hagen, hiver 57

## La mort du vieux

*En chaussant ses lunettes  
Il roula sous le banc  
L'Ange noir qui le guette  
Mit alors ses gants blancs  
Puis passa la montagne  
En sifflant un vieil air  
L'ombre qui l'accompagne  
Lançant de doux éclairs  
Comme la lune est ronde  
Les collines inquiètes  
Quand le vent du soir tombe  
De l'aile des comètes...*

Les Combes de Nods,  
Septembre 1958

## **Le temps sauvage**

*Parfois la cendre se ranime  
Mon soleil mort avant midi  
Parmi les brûlis de la cime  
Où bien souvent j'erre depuis  
Cueillant la fleur du sablier  
Piquée par un malin acide  
Parmi ces hauteurs dépeuplées  
Pauvre mémoire et trou humide  
Quand se déchargent les orages  
Et que débordent des minuits  
D'eaux noires ayant trop grossi  
Pour que résistent mes barrages  
Moi qui avais tourné la page  
Lu sous les masques des faux mages  
Et revêtu d'un temps sans âge  
Vaincu l'impossible au village  
Ainsi étranglé de remords  
Vers ce haut lieu d'ombre et de mort  
Je chemine ou plutôt je rampe  
Tant mon sang bout dans chaque lampe*

Genève, juin 1960

## D'ici

*Comme un exilé un lampion à l'orée de la nuit  
Je vis dans un pays dont le génie s'épuise  
Je vis parmi ses villes et ses campagnes claires  
Je vis dans l'épais brouillard de ses vallées*

*Là où je suis né les visages ont l'usure de la pierre  
Les hommes vont à l'usine et cognent longtemps le soir  
Une terre avare dont mes os gardent la mémoire  
Là où je suis né c'est à peine si le blé mûrit*

*Quand j'y remonte l'aube dans mes mains vides  
M'accroche une façade aux blancheurs immuables  
Et la nuit me penchant dans le silence des volets clos  
J'écoute le battement tranquille des cœurs prisonniers*

Lamboing, octobre 1961

## Lézardes de mars

*Parfois la cendre se ranime*  
*L'hiver a mis sécher ses hardes*  
*Sur les murs blancs de l'hôpital*  
*Où l'homme seul qui s'y hasarde*  
*S'en va poussant un autre mal*

*Cueillant la fleur du sablier*  
*Piquée par un malin acide*  
*Par-dessus les grands bois malades*  
*Blanchis de tendres giboulées*  
*A l'âge bête des passades*  
*Qui vont mourir en hyménées*

*Et que débordent des minutes*  
*D'eaux noires ayant trop grossi*  
*Pardonnez si ma vie retarde*  
*Si j'entends des génies mauvais*  
*Si je crains de brûler les hardes*  
*Des amours vaines que je sais*

*Et revêtu d'un temps sans âge*  
*Vaincu l'impossible au village*

Neuchâtel, 27 mars 1963

*1001 octobre, gironde, étranglé de remords*  
*Vers ce haut lieu d'ombre et de mort*  
*Je chemine ou plutôt je rampe*

*Tant mon sang bout dans chaque lampe*

Genève, juin 1960

## Edelweiss 362

*Sitôt la frontière franchie  
Le vent cru des plaines délavées  
Carillonne sur le mufle des vaches  
Qui se lèvent semble-t-il pour nous saluer  
Au milieu des crachats des fumées industrielles  
Et l'inépuisable laideur des banlieues  
Qui se succèdent jusqu'au fond de l'Alsace  
Où brusquement réapparaît la neige  
La neige et par-ci par-là entre les branches  
Des trouées d'un ciel assez cruelles  
Pour poignarder la nudité des arbres  
Dans le wagon première classe  
Où par faveur patronale j'ai pris place  
Une dizaine de voyageurs à peine  
Endormis dès le départ ou qui bâillent  
Les pieds à l'aise posés sur un journal  
Plié en deux sur la banquette d'en face  
Tandis qu'entre chien et loup  
De chaque côté des voies  
Les labours et les étangs flamboient  
Les sommets des collines s'embrasent  
Et de ces fours crépusculaires  
S'évadent des migrations de nuages en feu  
Qui selon les tournants  
Tantôt nous croisent tantôt nous poursuivent  
Pour s'éteindre bientôt quelque part*

*Dans des monticules d'ombres  
Alors qu'au ras du sol  
Tant de chemins de lisières appellent  
Tant de fermes solitaires  
Tant de villages éternuent au fond des bois  
Tant d'auberges où il ferait bon  
Descendre un soir  
Incognitos  
Nous dont les rencontres sont si rares  
Que des larmes me viennent  
En songeant à la dernière  
Dans les forêts de Bremgarten  
Où tremble encore peut-être  
Le faîte d'un sapin !  
Mais de telles réminiscences  
Le rapide 362 n'en a cure  
Qui fonce  
Sa vitesse est de 90,2 kilomètres à l'heure  
Calculée sur six parcours Zurich-Amsterdam  
Précise le prospectus de cette compagnie de luxe  
Unique littérature mise à disposition  
De cette classe d'avocats d'affaires  
Et prophètes de l'économie  
Qui calés dans leurs coussins  
Fument à présent  
Indifférents aux paysages  
Ô tristesse  
Et pas une femme  
Personne dans les couloirs  
Pas une conversation*

*Pour abolir leur air climatisé  
Et maintenant qu'on a quitté Luxembourg  
La nuit et le brouillard  
Cognent si fort sur les vitres  
Qu'on dirait que le convoi  
S'envole dans un théâtre de ténèbres  
Avec pour seul point d'appui  
Le crépitement des lignes électriques  
Mais non sans sursauts  
Ni trépidations aux aiguillages  
Ni flashes qui au passage des gares  
Déchiquettent brusquement le regard  
Et quand après une approche interminable  
L'Edelweiss 362 s'arrête enfin  
On grelotte dans les sous-voies  
Et sous les lampes poussières du Buffet  
Quelle que soit notre insistance  
Les plats sont froids comme l'Espérance*

Bruxelles, mai 1967

## **Dimanche au bord du lac**

*Où est le Dieu de ma jeunesse ?*

(Guillaume Apollinaire)

*Sur les ruines accumulées*

*Passe un vent de tendresse*

*Qui retenait ces airs légers*

*Au temps de ma jeunesse ?*

*Printemps de tendre transparence*

*Sans brume ni ressac*

*Et un soleil d'adolescence*

*Traînant au bord du lac*

*Soudain les cloches du dimanche*

*Sonnent comme autrefois*

*Et un merle au bout de sa branche*

*Ne chante que pour moi*

*Ô bonheur de ne plus attendre*

*Que soi à la terrasse*

*Voler planer puis redescendre*

*Sans bouger de sa place*

*Ô lévitations singulières*

*A l'ombre des allées*

*Le battement sourd des artères*

*Le ciel bleu sur le quai*

Neuchâtel, avril 1985

## Passage de la ligne

*Encore une nuit d'exil  
Et la lune  
Sur la place vide  
Où tremble un peu de vent  
Dans les feuilles jeunes des érables  
Il y a longtemps que chacun est parti  
Vers son destin*

*Sans un mot  
Sans une plainte  
Mais le regard éteint  
Et depuis sous un ciel pourri d'étoiles  
Les appels s'affaiblissent  
Les sources marchent au ralenti  
Et les anges qui vers minuit surgissent  
Des hauteurs de la Tourne  
Contournent le village et ses ivrognes  
Expulsés du Bar de la Tôle  
Qui vomissent ou blasphèment  
Autour du bassin de la fontaine  
De temps à autre  
Dans une ferme des bords du bled  
Un homme se lève et tourne en rond  
Puis dès que sa lampe s'éteint  
Les hulottes sanglotent au haut des pentes  
D'où par bouffées descendent  
De petits airs aux senteurs de foin*

Les Ponts-de-Martel, juin 1987

